

A propos des récits de vie en sociologie et de leurs limites

Vanessa Stettinger

Abstract: *The life story is a determining tool for the sociologist who seeks to know and to understand the life of individuals. It gives access not only to the perspective with which individuals carry their own story but also to the contexts in which their individual stories fit. But if the life story gives access the knowledge of an individual's story and, thus, describes a social universe, the limits of its contributions to the comprehension of this story must be questioned. What can we find in the whole ensemble of information that constitutes a life story? Is it reasonable to think that it is possible to discover in it the triggering fact from which later events will follow and will shape the individual as he or she is, characterizing and composing his or hers uniqueness? In this presentation, we will initially present the limits of the life story as a tool to be used in sociology, especially when applied for establishing an explanatory link between the past and present. We then explore the importance and the contributions of this tool for this discipline.*

Keywords: *Life story, sociology, explanatory link, social universe*

« **P**ourquoi Nietzsche généalogiste récuse-t-il, au moins en certaines occasions, la recherche de l'origine (Ursprung) ? Parce que d'abord on s'efforce d'y recueillir l'essence exacte de la chose, la possibilité la plus pure, son identité soigneusement repliée sur elle-même, sa forme immobile et antérieure à tout ce qui est externe, accidentel et successif. Rechercher une telle origine, c'est essayer de retrouver 'ce qui était déjà', le 'cela même' d'une image exactement adéquate à soi ; c'est tenir pour adventices toutes les péripéties qui ont pu avoir lieu, toutes les ruses et tous les masques, pour dévoiler enfin une identité première. Or si le généalogiste prend soin d'écouter l'histoire plutôt que d'ajouter foi à la métaphysique, qu'apprend-il ? Que derrière les choses il y a 'tout autre chose' : non point leur secret essentiel et sans date, mais le secret qu'elles sont sans essence, ou que leur essence fut construite pièce à pièce à partir de figures qui lui étaient étrangères (...) » [Foucault, 1971 : 148]. Dans ce texte extrait de « Nietzsche, la généalogie et

l'histoire », Michel Foucault expose l'un des points pivot de son œuvre, à savoir l'impossibilité fondamentale de trouver l'origine isolée, unique des choses. En dehors du champ de l'histoire, de la philosophie et de la psychologie dans lesquels on peut situer au sens large son importante contribution intellectuelle, il nous a paru légitime de poser la question suivante : que pouvons nous espérer, ou mieux encore que trouvons nous dans l'ensemble de données qui constituent une biographie ? Est-il raisonnable de penser pouvoir trouver dans un récit de vie l'événement déclencheur auquel viendraient s'ordonner les événements postérieurs qui mènent à l'individu tel qu'il est, qui le caractérisent, qui constituent sa singularité inscrite dans un contexte social donné tel qu'il apparaît défini dans sa biographie ? Nous pensons que la réponse à cette question est négative. Nous essaierons dans ce texte d'apporter dans un premier temps des éléments permettant d'argumenter dans ce sens pour ensuite souligner quelle est à notre sens l'apport de la méthode biographique et des récits de vie en sciences sociales.

Un des objectifs des sociologues est d'essayer de comprendre les parcours sociaux des individus. La vie des individus étant évidemment liée à ce qu'ils ont vécu dans le passé – fait indiscutable – il n'y a rien de plus tentant que d'essayer d'expliquer la première par le second. L'influence du passé, du contexte social dans lequel l'individu s'inscrit, sur son mode de vie sont bien connus en sociologie. Nous pouvons recourir à Marcel Mauss, pour qui « (...) le sociologue doit sentir toujours qu'un fait social quelconque, même quand il paraît neuf et révolutionnaire, par exemple une invention, est au contraire tout chargé du passé. Il est le fruit des circonstances les plus lointaines dans le temps et des connexions les plus multiples dans l'histoire et la géographie. Il ne doit donc jamais être détaché complètement, même par la plus haute abstraction, ni de sa couleur locale, ni de sa gangue historique » [Mauss, 1997 (1950) : 288]. De même comme le dit Norbert Elias, « (...) le comportement qu'adoptent les individus est toujours déterminé par des relations anciennes ou présentes avec les autres » [Elias, 1991 (1987) : 13]. Il est bien entendu évident que le « déterminisme » dont il est question ici n'a rien à voir avec celui auquel on adhère lorsque l'on prétend pouvoir trouver dans les récits de vie la clé de l'énigme de la vie d'un individu, « l'existence (...) d'une faille personnelle antérieure à la rupture sociale, d'une fragilité relationnelle ou affective qui s'est trouvée réactivée par les difficultés économiques ou professionnelles » (Gaulejac et Taboada Leonetti,

1994 : 25], ou encore de pouvoir déterminer le moment où un individu a basculé, où sa vie a changé, où la chute inéluctable a débuté, enfin, le « commencement » [Elias, 1993 (1983)] qui déterminera le restant de la vie de l'individu.

Notre objectif ici est de montrer le caractère presque divin d'une telle entreprise, qui revient à notre sens à prétendre que tel un oracle, nous avons le pouvoir de prédire le développement ultérieur de la vie d'un individu à partir d'un fait précis de son passé. Remarquons par ailleurs qu'un tel pouvoir a été partiellement abandonné par la physique du XX siècle. A l'appui de cette remarque nous pouvons citer le Prix Nobel de Chimie Ilya Prigogine : « Le XIX siècle nous a légué un double héritage. D'un côté, nous avons les lois classiques de la nature dont les lois de Newton nous fournissent l'exemple suprême. Ces lois sont déterministes : une fois les conditions initiales données, nous pouvons prédire tout événement passé ou futur ; elles nous parlent donc de *certitudes*. (...) Mais le XIX siècle nous a aussi légué une vision évolutive, temporelle de l'univers, (...). Tous les systèmes dynamiques ne sont pas semblables. Il y a des systèmes *stables* et des systèmes *instables*. Parmi ces derniers figurent les systèmes dits 'chaotiques' dans lesquels deux trajectoires aussi voisines que l'on veut à l'instant initial divergent exponentiellement avec le temps » [Prigogine, 1994]. Nous voyons donc que même les sciences dites « dures » doivent faire face dans certains cas (et il s'agirait apparemment de bon nombre de cas) à l'impossibilité de pouvoir prédire l'évolution de systèmes qui sont en règle générale bien moins complexes que ne peut l'être l'être humain. Il s'agit là d'une impossibilité « intrinsèque » qui n'est point liée à un manque d'information. N'est-il pas raisonnable alors de penser que lorsque notre objet d'étude est l'humain nous devons à plus forte raison nous méfier de toute recherche d'un déterminisme ? C'est en tout cas le sentiment de Hannah Arendt, pour qui, « le fait que l'homme est capable d'action signifie que de sa part on peut s'attendre à l'inattendu, qu'il est en mesure d'accomplir ce qui est infiniment improbable » [Arendt, 1983 (1958)].

C'est à partir de la connaissance de certains travaux biographiques (et en particulier de ceux que nous avons nous mêmes menés [Stettinger, 2003] ou auxquels nous avons collaboré) que nous avons pu nous rendre à l'évidence du caractère illusoire de telle démarche. D'abord ces travaux nous ont montré qu'il n'y avait pas, tout au moins dans les histoires recueillies, **un** moment dans la vie d'un individu. La

vie est trop complexe et les enjeux sont trop divers pour qu'on puisse rapporter les changements à un moment précis. Nous ne pouvons pas trouver l'origine exacte des faits qui constituent la vie d'un individu et cela tient certainement au caractère imprévisible de l'être humain. Nous ne voulons aucunement nier comme disait Marx, que « les hommes font leur propre histoire », et qu'« ils ne la font pas arbitrairement, dans des conditions choisies par eux, mais dans des conditions directement données et héritées du passé » [Marx, 1852 : 15]. En somme faire leur histoire veut dire aussi que « les formes sociales passées sont reproduites, appropriées, déplacées et transformées alors que d'autres sont inventées, dans les pratiques et les interactions (...) de la vie quotidienne des acteurs » [Corcuff, 1995 : 17], et c'est cela, cette capacité d'innover, de transformer, d'adapter qui constitue la complexité de la vie des individus. A partir de l'analyse des biographies, il est donc possible d'émettre des hypothèses sur le pourquoi de la vie des gens, mais il est inenvisageable d'en tirer des certitudes. La fonction, l'utilité des récits de vie réside non pas dans l'explication de faits par d'autres faits plus anciens, mais plutôt dans la possibilité qu'ils nous offrent de tisser la toile, de déterminer les faisceaux qui sous-tendent la vie de l'individu en question ce qui est déjà plus qu'appréciable du point de vue sociologique. Nous pouvons d'ailleurs soulever la question de l'intérêt sociologique qu'il y aurait à construire des hypothèses pour essayer d'expliquer la vie des individus. N'est-il déjà très significatif si nous arrivons à comprendre leur façon de vivre, leurs rapports sociaux, leurs mécanismes sociaux, leurs logiques d'action, leurs logiques sociales ? Même si la grande partie des personnes qui se retrouvent à un moment de leur vie dans une situation précaire, par exemple, ont une histoire marquée par la précarité économique et l'instabilité sociale, et qu'il est très difficile de connaître avec certitude le profil d'un « désinséré type » [Gaulejac et Taboada Leonetti, 1994], cela ne veut pas dire que c'est « dans l'histoire personnelle de chaque individu et dans ses capacités à surmonter les épreuves » qu'on trouvera « les raisons de sa chute » [Gaulejac et Taboada Leonetti, 1994 : 23]. Il est évident que les raisons de la chute d'un individu se trouvent dans son histoire. Ce que nous prétendons ici c'est qu'il n'est point possible de déterminer, d'extraire, de séparer, d'identifier ces raisons avec certitude. Mais cette impossibilité de mettre en avant, d'exposer ces raisons ne signifie nullement qu'elles n'existent pas. De plus, à supposer que nous puissions extraire les raisons dont il est question ici nous soutenons que toute prédiction

d'événements futurs à partir des données du passé n'est envisageable que *a posteriori*, une fois que les événements futurs ou les conséquences auxquels nous nous intéressons sont déjà réalisés, inscrits dans l'histoire de l'individu, ce qui enlève une bonne partie de son attrait à l'entreprise prédictive. En effet rien ne nous permet d'affirmer qu'un individu mènerait deux fois la même vie s'il avait la possibilité de la revivre. Nier ce fait reviendrait à accepter un fatalisme auquel nous ne souscrivons pas.

Pour illustrer ces propos de façon concrète, nous avons choisi de commenter une partie du travail de Bernard Lahire contenu dans l'œuvre *Tableaux de Familles* [Lahire, 1995]. A partir de vingt six entretiens avec les familles des élèves d'une classe de CE2 d'un quartier populaire qui se caractérisaient par le faible capital scolaire du chef de ménage et par une situation économique modeste¹, Bernard Lahire a pu construire des portraits familiaux pour essayer de comprendre comment des configurations familiales engendrent-elles, socialement, des enfants qui sont à des degrés d'adaptation scolaire très différents [Lahire, 1995]. En se basant sur l'analyse des portraits, où on retrouve systématiquement des récits de vie et de pratique Bernard Lahire a conclu qu'« il est plutôt rare de trouver des configurations familiales culturellement et moralement homogènes. Peu nombreux sont les cas de figure qui permettent de parler d'un habitus familial cohérent, producteur de dispositions générales entièrement orientées vers les mêmes directions. De nombreux enfants vivent concrètement au sein d'un espace familial de socialisation aux exigences variables et aux caractéristiques variées, où exemples et contre-exemples se côtoient (un père analphabète et une sœur à l'université, des frères et sœurs en 'réussite' scolaire et d'autres en 'échec', et ainsi de suite), où des principes de socialisation contradictoires s'entrecroisent » et que « (...) ce qui se 'transmet' d'une génération à l'autre, c'est beaucoup plus qu'un capital culturel. C'est un ensemble fait de rapports à l'école et à l'écrit, d'angoisses et de hontes, de réticences et de rejets, de systèmes de défense vis-à-vis des jugements extérieurs, des rapports à l'autorité ou au temps (...) » [Lahire, 1995 : 282].

Les conclusions de Bernard Lahire sont très riches et intéressantes. Cependant, nous nous risquons à affirmer que ce n'est point grâce à l'utilisation de tel ou tel autre fait concret contenu dans les récits de parents et des enfants exposés tout au long des *Tableaux de Familles* que Lahire est arrivé à ses conclusions. Voici par exemple une partie de l'histoire d'une élève qui a des difficultés à l'école et pour qui

Bernard Lahire « au lieu de donner les raisons de la ‘réussite’ (sa) (...) va chercher à expliquer pourquoi cette ‘réussite’ n’est pas plus franche, pourquoi cette situation scolaire est aussi laborieuse compte tenu de ce que le capital scolaire familial pourrait laisser escompter » [Lahire, 1995]. Tout au long du portrait de Martine, Bernard Lahire présente l’origine sociale de parents de Martine, leur situation actuelle et les pratiques qu’ils ont avec leur fille, et c’est effectivement à partir de ces informations qu’il essaiera d’expliquer les raisons des difficultés que Martine éprouve à l’école : « La mère, forte lectrice, ayant les plus fortes dispositions rationnelles et habituée par la division sexuelle des rôles à s’occuper de Martine, est donc peu présente pour sa fille durant la semaine et va même aider son mari à la station service certains week-ends. Avec sa mère à l’extérieur, Martine perd le bénéfice qu’elle pourrait tirer, à travers des interactions plus fréquentes et régulières, de la personne la plus compatible avec l’univers scolaire (...) [Lahire, 1995 : 118] ».

Nous soutenons ici qu’il n’est pas possible d’affirmer que Martine a des difficultés à l’école ou que ses performances sont décevantes à cause de l’absence de sa mère, comme cela est suggéré par l’auteur. Il peut s’agir là tout au plus d’une hypothèse. Que la vie de l’enfant soit directement liée à la vie de ses parents cela ne fait pas de doute. Et nous ne doutons pas que « c’est par l’intermédiaire de l’éducation des besoins et des activités corporelles que la structure sociale imprime sa marque sur les individus » [Lévi-Strauss, 1997 : XI]. Cependant, la « petite vie » de Martine est déjà bien trop complexe pour qu’on puisse établir des liens de cette nature. Dès qu’une vie commence, on ne retrouve plus avec exactitude ses origines.

Nous maintenons que si Bernard Lahire peut se permettre d’expliquer les difficultés actuelles de Martine en s’appuyant sur son histoire, c’est d’abord parce que les difficultés en question sont une donnée du problème, et à ce titre elles font elles-mêmes déjà partie du passé. C’est à dire qu’il s’agit là d’une situation avérée, qui ne changera plus. Ainsi, comme l’affirme Hannah Arendt, « Cette identité inchangeable de la personne, bien que se dévoilant de manière intangible dans l’acte de la parole, ne devient tangible que dans l’histoire de la vie de l’acteur ; mais comme telle on ne peut pas la connaître, la saisir comme entité palpable, que lorsqu’elle a pris fin. En d’autres termes l’essence humaine – non pas la nature humaine en général (qui n’existe pas), ni la somme des qualités et des défauts de l’individu, mais l’essence de *qui* est quelqu’un – ne commence à exister que

lorsque la vie s'en va, ne laissant rien derrière elle qu'une histoire » [Arendt, 1983 (1958) : 252]. Comment Bernard Lahire aurait présenté le portrait de Martine s'il n'était pas au courant de ses difficultés à l'école, aurait-il porté son attention sur le manque de présence de la mère ? Rien n'est moins sûr. Il existe toujours une part de mystère, de hasard, d'indéterminé dans l'individu qui constitue le caractère intangible auquel se réfère H. Arendt. Nous souscrivons pleinement à l'idée énoncée par Norbert Elias pour qui « nous voyageons dans l'Histoire, comme les passagers d'un train qui accélérerait toujours sa marche, sans personne pour le conduire et sans que les passagers puissent exercer aucun contrôle : nul ne sait où mène le voyage, ni quand se produira la prochaine collision, pas plus que ce qu'il faudrait faire pour mieux contrôler la marche du train » [Elias, 1991 (1987) : 120]. Giovanni Levi insiste lui sur la part de liberté de l'individu tout en reconnaissant ses limites : « On ne peut nier qu'il y ait un style propre à une époque, un *habitus* résultant d'expériences communes et répétées, tout comme, à chaque individu, un espace de liberté significatif qui trouve précisément son origine dans les incohérences des confins sociaux et qui donne naissance au changement social » [Levi, 1989 : 1335]. Nous partageons par ailleurs le sentiment qu'une « mauvaise » utilisation des récits de vie peut conduire à « détruire et réduire » la vie des individus².

Bernard Lahire conclut son livre sur l'idée qu' : « (...) un capital scolaire n'est jamais dissociable d'une expérience scolaire (heureuse ou malheureuse) » [Lahire, 1995 : 279]. Nul besoin de chercher un principe de causalité, « l'origine » ultime du relatif échec de Martine pour arriver à de telles conclusions qui sont finalement les seules intéressantes du point de vue sociologique.

Nous ne mettons absolument en cause l'intérêt qui peut trouver le sociologue à recourir aux récits de vie et à la méthode biographique. Ils peuvent s'avérer une source de connaissances très riche, comme nous l'ont prouvé Oscar Lewis [Lewis, 1963] et Richard Hoggart [Hoggart, 1991], entre autres et comme le dit si bien Howard S. Becker : « La biographie, en tant qu'histoire de la personne par elle-même, est un message vivant et chaleureux, nous racontant ce que cela implique d'être un type de personnage que nous n'avons jamais réellement rencontré » [Becker, 1986 : 109]. Et comme nous déclare Carlo Ginzburg : « Des études biographiques ont démontré que chez un individu médiocre, en lui-même privé de relief et pour cette raison précisément représentatif, on peut observer comme dans un micro-

cosme les caractéristiques d'une entière couche sociale à une époque historique donnée » [Ginzburg, 1980 : 16]. Ainsi l'histoire de l'individu telle que le sociologue a pu la construire est nécessairement imprégnée d'éléments qui témoignent du milieu social, du « microcosme » qui la sous-tend. A travers les récits de vie il est donc possible d'accéder à une multitude d'informations, à « des indices épars des actes et des paroles de la vie quotidienne », car un récit de vie n'y est pas celui d'une personne singulière, mais plutôt celui d'un individu qui concentre toutes les caractéristiques d'un groupe [Levi, 1989]. Comme explique Daniel Bertaux, les récits de vie nous intéressent « dans la mesure où ces histoires 'personnelles' ne sont que le prétexte à décrire un univers social méconnu » [Bertaux, 1980 : 216], car « le projet de vie lui-même, saisi à un certain moment de l'existence, ne s'est pas élaboré *in abstracto* au sein d'une conscience isolée, mais a été parlé, dialogué, construit, influencé, négocié au cours de la vie en groupe » [Bertaux, 1997 : 38]. Il est certain qu'on retrouve chez tous les individus des singularités. Cependant nous ne pouvons pas oublier que ces singularités ont été construites à l'intérieur de l'individu aussi bien qu'à travers ses interactions avec les proches et l'observation des moins proches : « On ne sort de la culture de son temps et de sa classe que pour entrer dans le délire de la non-communication. Comme la langue, la culture offre à l'individu un horizon de possibilités latentes – une cage flexible et invisible dans laquelle exercer sa propre liberté conditionnelle » [Ginzburg, 1980 : 16]. Ainsi la singularité n'est point le fruit d'une quelconque existence isolée, écartée de tout contact social, mais au contraire elle ne peut se constituer, se développer qu'en relation avec la société. Et comme le rappelle Giovanni Levi, « quelle que soit son originalité apparente, une vie ne peut être comprise à travers ses seules déviances ou singularités, mais, au contraire, en ramenant chaque écart apparent aux normes, en montrant qu'il prend place dans un contexte historique qui l'autorise » [Levi, 1989 : 1331]. De plus, la notion même de singularité n'existe que grâce au jugement social. Ainsi, comme le rappelle Albert Ogien à propos de la déviance qui peut être considérée comme une forme de singularité, « la réaction sociale est l'élément crucial dans la caractérisation d'une infraction. (...) la déviance est un jugement exprimant une relation, pas un état de fait » [Ogien, 1995 : 201]. L'objectif du chercheur qui entreprend la démarche biographique ne doit point être, pour Daniel Bertaux, celui de « comprendre telle ou telle personne en profondeur », mais d'« extraire des

expériences de ceux qui ont vécu une partie de leur vie au sein de cet objet social des informations et des descriptions qui, une fois analysées et assemblées, aident à en comprendre le fonctionnement et les dynamiques internes » [Bertaux, 1997 : 45]. Pour l'auteur, les récits de vie doivent aussi être rapprochés des récits de pratiques, car « à travers les pratiques, on peut commencer à comprendre les *contextes sociaux* au sein desquels elles se sont inscrites et qu'elles contribuent à reproduire ou à transformer » [Bertaux, 1997 : 8]. Comme le dit Dominique Schnapper, « l'ouvrier interrogé ne fait pas l'histoire de l'usine, il fait le *récit*, ou plutôt son récit de sa vie dans l'usine. Ce récit constituera un des documents, un des points de vue à partir desquels l'historien tentera d'élaborer l'histoire de l'usine » [Schnapper, 1983 : 90]. Nous estimons que ces seules informations, même éparses, sont suffisamment riches pour constituer les fondations d'un travail de recherche. Il est possible de voir dans le désordre des récits des constructions et derrière ces constructions des processus sociaux. Si Becker considère que la grande valeur des biographies est de pouvoir contribuer à la « mosaïque » que peut constituer la connaissance sociologique, nous pouvons étendre son idée et dire que les récits de vie et de pratiques sont eux aussi des petites pièces d'une mosaïque : « Chaque pièce ajoutée à la mosaïque enrichit un peu plus notre compréhension de l'ensemble du tableau. Quand beaucoup de morceaux ont été placés, nous pouvons voir, plus ou moins clairement, les objets et les individus dans le tableau ainsi que leurs relations réciproques. Des morceaux différents enrichissent diversement notre compréhension : certains sont utiles pour leur couleur, d'autres parce qu'ils permettent de discerner le contour d'un motif. Aucun morceau n'a un grand rôle et, si nous n'avons pas sa contribution, il y a d'autres moyens de parvenir à la compréhension de l'ensemble » [Becker, 1986 : 106].

Pour finir ce texte, nous aimerions ébaucher quelques traits concernant « l'intériorité » des récits. Nous avons déjà beaucoup insisté sur l'intérêt des récits de vie et des biographies pour les sciences sociales. Cependant pour tirer le plus grand profit des récits de vie, il est très important de ne pas oublier que ces récits sont élaborés par les individus. Nous ne pouvons pas nier qu'un récit de vie est une façon de trier, d'organiser et de donner de la cohérence à des faits, à une vie. Chaque individu a un discours plus ou moins « préparé » le concernant lui ou certains aspects de sa vie. De plus, ce discours sera orienté en fonction de l'interlocuteur qu'il aura en face de lui [Ogien

et Katuzewski, 1981]. Pour Jean Peneff, « chacun de nous a, à sa disposition, un grand nombre de séquences faciles à verbaliser, d'anecdotes, de faits déjà racontés ; l'important est de sélectionner, d'éliminer et non de chercher le détail enfoui ou l'aspect momentanément délaissé » [Peneff, 1990 : 98]. Comme l'affirme aussi Claude Chabrol, « cette construction rétroactive (...) est donc indissociable d'une mise en perspective axiologique (idéologique), d'une orientation selon les valeurs » [Chabrol, 1983 : 80]. Nous sommes d'accord avec l'affirmation de Pierre Bourdieu qui dit que « le récit de vie variera, tant dans sa forme que dans son contenu, selon la qualité sociale du marché sur lequel il sera offert - la situation d'enquête elle-même contribuant inévitablement à déterminer le discours recueilli » [Bourdieu, 1986 : 71]. Mais au lieu de conclure avec lui pour qui, en partie à cause de cela, la méthode biographique est une illusion, ce qui pourrait en principe s'étendre à toute forme de relation enquêteur-enquêté, il serait plus intéressant d'analyser les récits des individus à partir d'un autre angle et en particulier de considérer la variabilité du discours comme une information supplémentaire. Comme le dit Olivier Schwartz, « un 'récit de vie' fonctionne d'abord comme une stratégie de présentation de soi, et ce que le sociologue peut en apprendre ne concerne pas l'histoire individuelle du narrateur – laquelle selon toute vraisemblance, n'a qu'un lointain rapport avec le récit –, mais les modalités de la communication dans des situations de lutte pour la reconnaissance sociale » [Schwartz, 1990 : 176]. Ainsi, nous ne pouvons pas analyser un récit sans prendre en compte les conditions, le cadre du recueil : « Le temps du récit est aussi celui d'un rapport, d'un échange et qui fait du récit ce qu'il est » [Bollème, 1983 : 34]. Pour Didier Demazière et Claude Dubar « les entretiens ne nous livrent jamais des 'faits' mais des 'mots'. Ces mots expriment ce que le sujet vit ou a vécu, son point de vue sur 'le monde' qui est 'son monde' et qu'il définit à sa manière, en même temps qu'il l'apprécie et qu'il tente de convaincre son interlocuteur de sa validité. C'est à la 'découverte' de ces 'mondes' que sont destinés les entretiens de recherche centrés sur les sujets qui ont accepté le dialogue » [Demazière et Dubar, 1997 : 7]. Nous partageons l'opinion selon laquelle les récits de vie sont construits par les individus, que leur contenu est lié à la qualité de l'interlocuteur « où l'interlocuteur dit 'je' en raison des nécessités qu'impose la situation de l'interview (garder la parole, intéresser l'auditeur) » [Peneff, 1990 : 99], et que leur analyse est inséparable de l'analyse du contexte où il a été

recueilli. C'est à cause de cela qu'il nous semble important de marier le recueil des récits à d'autres méthodes, comme l'observation. Cependant nous pensons que cela n'enlève rien à l'importance des récits de vie en soi car comme l'explique Olivier Schwartz, le récit peut s'avérer « anti-biographique » [Schwartz, 1990 : 179], ce qui veut dire que l'individu n'est pas toujours maître de son récit, il est aussi « un sujet en vie, en mouvement, aussi bien défait qu'en train de se faire » [Schwartz, 1990 : 178]. De plus, les récits de vie sont encadrés par l'histoire de l'individu, et celle-ci leur laisse un degré de liberté quelque peu réduit.

Pour conclure, nous rappelons l'importance de récits de vie lorsqu'on cherche à connaître et à comprendre une réalité sociale donnée. Comme nous avons souligné tout au long de ce texte, le récit de vie d'un individu permet d'accéder non seulement au regard qu'il porte sur sa propre histoire mais aussi au contexte dans lequel cette histoire s'inscrit. Mais si les récits de vie sont un moyen pour connaître une histoire individuelle, façonnée par l'interaction avec le monde extérieur, il faut être attentif à ne pas verser dans une description explicative de l'individu.

Bibliographie

- Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Calmann-Lévy, Paris, 1983 (1958).
- Becker, Howard, « Biographie et Mosaïque scientifique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, pp. 62-63.
- Bertaux, Daniel, « L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités », *Cahiers internationaux de Sociologie*, Vol. LXIX, 1980.
- Bertaux, Daniel, *Les récits de vie*, Editions Nathan, Paris, 1997.
- Bolleme, Geneviève, « Récits pour vivre », *Revue des Sciences Humaines*, 191, 1983.
- Bourdieu, Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en Sciences Sociales*, 1986, pp. 62-63.
- Broda, Jean et Roche, Pierre, « Les auteurs du lien », in Gaulejac, Vincent de et Roy, Shirley (Sous la direction), *Sociologies Cliniques*, Hommes et Perspectives, Paris, 1993.
- Castel, Robert, *Les métamorphoses de la question sociale*, Fayard, Paris, 1995.
- Chabrol, Claude, « Psycho-socio-sémiotique : Récits de vie et sciences sociales », *Revue des Sciences Humaines*, 191, 1983.
- Corcuff, Philippe, *Les nouvelles sociologies*, Editions Nathan, Paris, 1995.

- Demazière, Didier et Dubar, Claude, *Analyser les entretiens biographiques : L'exemple des récits d'insertion*, Editions Nathan, Paris, 1997.
- Elias, Norbert, *La société des individus*, Fayard, Paris, 1991 (1987).
- Elias, Norbert, *Mozart, la sociologie d'un génie*, Editions du Seuil, Paris, 1991.
- Elias, Norbert, *Engagement et distanciation*, Fayard, Paris, 1993 (1983).
- Foucault, Michel, « Nietzsche, la généalogie, l'histoire ». *Hommage à Jean Hyppolite*, PUF, Paris, 1971.
- Gaulejac, Vincent de et Taboada Leonetti, Isabelle, *La lutte des places, Hommes et Perspectives*, Paris, 1994.
- Giddens, Anthony, *La constitution de la société*, PUF, Paris, 1987.
- Ginzburg, Carlo, *Le fromage et les vers*, Flammarion, Paris, 1980.
- Ginzburg, Carlo, *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*, Flammarion, Paris, 1989.
- Hoggart, Richard, *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaise*, Editions du Seuil, Paris, 1991.
- Laé, Jean-François et Murard, Numa, *Les Récits du Malheur*, Descartes et Cie, Paris, 1994.
- Lahire, Bernard, *Tableaux de familles*, Seuil/Gallimard, Paris, 1995.
- Levi, Giovanni, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, 6, novembre-décembre 1989.
- Lévi-Strauss, Claude, « Introduction à l'œuvre de Marcel Mauss », in Mauss, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige, Paris, 1997 (1950).
- Lewis, Oscar, *Les enfants de Sanchez*, Gallimard, Paris, 1963.
- Marx, Karl, *Le 18 brumaire de Louis Bonaparte*, Editions Sociales, Paris, 1852.
- Mauss, Marcel, *Sociologie et anthropologie*, Quadrige, Paris, 1997 (1950).
- Merleau-Ponty, Maurice, *La Prose du monde*, Gallimard, Paris, 1969.
- Ogien, Albert, *Sociologie de la déviance*, Armand Colin, Paris, 1995.
- Ogien, Ruwen et Katuzewski, Jacques, *Les carrières du pauvre*, Université de Provence, Aix-en-Provence, 1981.
- Peneff, Jean, *La méthode biographique*, Armand Colin, Paris, 1990.
- Prigogine, Ilya, *Les lois du chaos*, Flammarion, Paris, 1994.
- Rioux, Jean-Pierre, « L'historien et les récits de vie », *Revue des Sciences Humaines*, 191, 1983.
- Schnapper, Dominique, « Une mémoire de l'enracinement : les Juifs français avant 1940 », *Revue des Sciences Humaines*, 191, 1983.
- Schwartz, Olivier, « Le baroque des biographies », *Les Cahiers de Philosophie*, 10, 1990.
- Stettinger, Vanessa, *Funambules de la précarité*, PUF, Paris, 2003.

Note

- ¹ Les entretiens ont été complétés par des notes ethnographiques sur chacun des contextes des entretiens, des fiches de renseignements scolaires, des cahiers d'évaluation, des entretiens effectués à l'école avec chacun des vingt sept enfants (deux d'entre-eux étant des sœurs), des entretiens de début d'année et de fin d'année scolaire avec les sept enseignants concernés, et pour finir des entretiens auprès des quatre directeurs d'école.
- ² Nous utilisons les deux mots employés par Elias pour dire ce qu'il ne voulait pas faire lorsqu'il a écrit la biographie de Mozart : « Mon objectif n'est donc pas de détruire, ni de réduire ce génie, mais de rendre plus compréhensible sa situation humaine, et peut-être aussi de contribuer à déterminer ce qu'il faudrait faire pour empêcher un destin tel que celui de Mozart » [Elias, 1991 : 24].